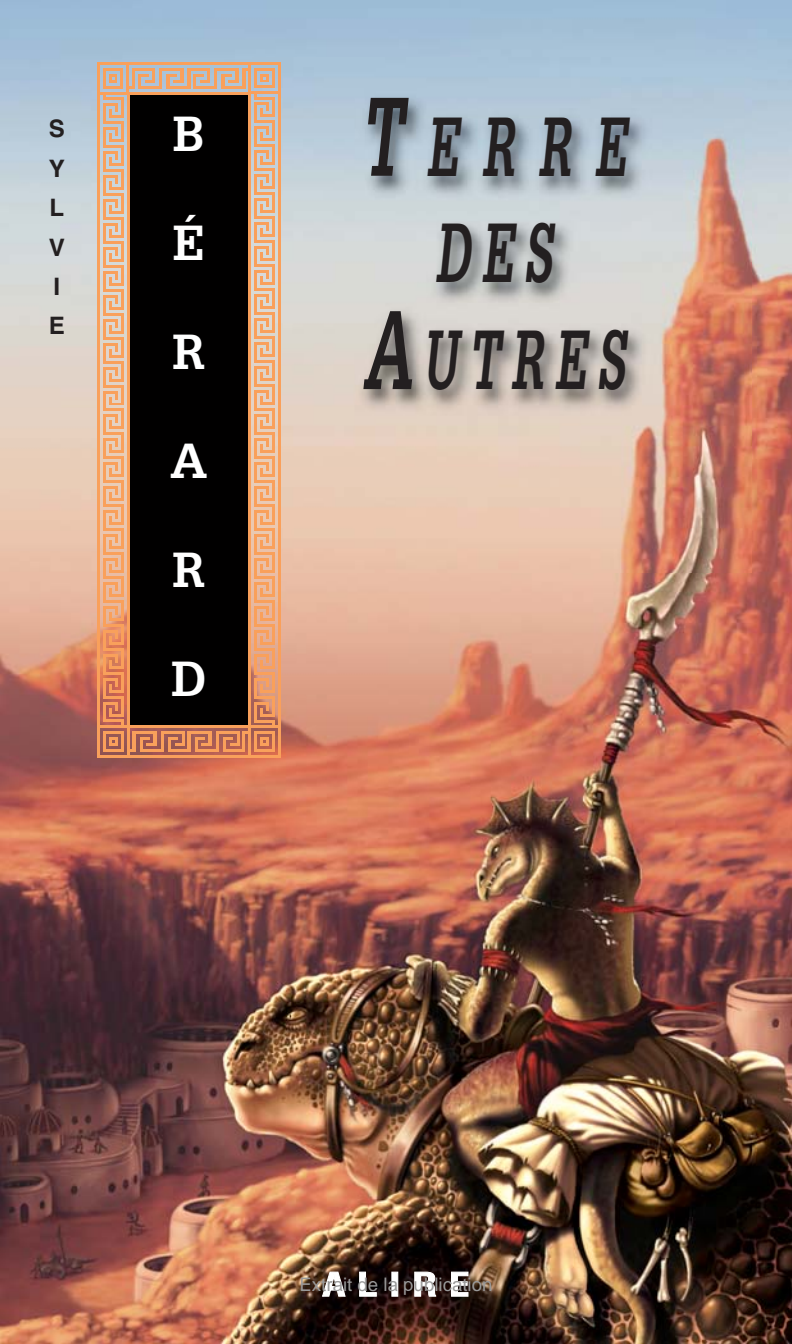


S  
Y  
L  
V  
I  
E

B  
É  
R  
A  
R  
D

# TERRE DES AUTRES



ALIRE







# TERRE DES AUTRES



# TERRE DES AUTRES

SYLVIE BÉRARD



Illustration de couverture : GUY ENGLAND

Photographie : SUZANNE GRENIER

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

**Messageeries ADP**

2315, rue de la Province  
Longueuil (Québec) Canada  
J4G 1G4  
Téléphone : 450-640-1237  
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

**Interforum editis**

Immeuble Paryseine, 3,  
Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex  
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91  
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33  
Service commande France Métropolitaine  
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00  
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28  
Service commandes Export-DOM-TOM  
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86  
Internet : [www.interforum.fr](http://www.interforum.fr)  
Courriel : [cdes-export@interforum.fr](mailto:cdes-export@interforum.fr)

Suisse :

**Interforum editis Suisse**

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse  
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60  
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68  
Internet : [www.interforumsuisse.ch](http://www.interforumsuisse.ch)  
Courriel : [office@interforumsuisse.ch](mailto:office@interforumsuisse.ch)

Distributeur : OLS S.A.

Zl. 3, Corminboeuf  
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse  
Commandes :  
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33  
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66  
Internet : [www.olf.ch](http://www.olf.ch)  
Courriel : [information@olf.ch](mailto:information@olf.ch)

Belgique et Luxembourg :

**Interforum editis Benelux S.A.**

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique  
Tél. : 32 (0) 10 42 03 20  
Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24  
Internet : [www.interforum.be](http://www.interforum.be)  
Courriel : [info@interforum.be](mailto:info@interforum.be)

Pour toute information supplémentaire

**LES ÉDITIONS ALIRE INC.**

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : [info@alire.com](mailto:info@alire.com)

Internet : [www.alire.com](http://www.alire.com)

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUTS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION  
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

1<sup>er</sup> dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2004  
Bibliothèque nationale du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada

© 2004 ÉDITIONS ALIRE INC. & SYLVIE BÉRARD

10 9 8 7 6 5 4<sup>e</sup> MILLE

Extrait de la publication



# TABLE DES MATIÈRES

Prologue .....	1
Le problème humain .....	5
La guerre sans temps .....	9
Le Darztl .....	57
Les feux de l'ennemi .....	59
La terraformation en cinq leçons faciles .....	133
Le pire des deux mondes .....	137
Le code humain [extraits] .....	243
De roc et de fureur .....	245
Son bras droit .....	299
Le désert de l'âme .....	313
Épilogue .....	397
Chronologie .....	401



# PROLOGUE

Je suis une vieille dame maintenant, ma mémoire n'est plus fiable. Les images se mêlent dans ma tête, les souvenirs s'empilent comme des dossiers qu'on aurait échappés et ramassés à la hâte, n'importe comment, pour donner l'illusion d'un certain ordre ; mon cerveau est comme un vieil ordinateur fou qui fragmente les documents et les recombine à sa manière. J'ai vécu trop d'existence pour une seule humaine, alors parfois les images se confondent. Cependant, jamais je n'oublierai mon premier darztl.

Ce que je sais de l'arrivée des humains sur la planète, c'est ce qu'on m'en a dit. Moi, je n'étais alors qu'un embryon en suspension, qu'on a décongelé dès qu'on s'est posé sur la planète. Même si Mars II n'était pas notre destination initiale, l'équipage entendait par ce geste marquer symboliquement notre arrivée ici. Comme on célèbre un événement heureux en débouchant une bouteille de champagne. Ou comme un loup marque son territoire. Quelque chose du genre. Toutefois, mon éprouvette a peut-être séjourné dans l'azote liquide, mais moi, je ne me rappelle pas avoir jamais eu froid. Les adultes autour de moi traitaient le froid avec un grand respect,

comme s'il s'était agi d'un dieu déchu et disparu. Le jour, nous suffoquions dans nos combinaisons ; la nuit, la ventilation ne suffisait pas à assécher nos draps mouillés. Le soleil était notre ennemi, il pouvait nous cuire sur place et chauffait tellement la tôle du vaisseau-mère que l'on pouvait s'y brûler.

Je suis donc une enfant de Mars II, la première enfant née sur ce sol. Neuf mois après que le vaisseau-mère se fut posé sur cette planète que les autochtones nomment Sielxth, je naissais, première d'une couvée de cinquante enfants à crier à pleins poumons dans ce désert en fusion et hostile, dans ce monde fait pour les darztl's faits pour lui... Évidemment, je ne garde aucun souvenir des festivités qui ont accompagné ma naissance.

Il y a toujours eu du sable dans ma vie. Il y en avait jusqu'au fond du vaisseau-mère où ma famille habitait, il y en avait qui s'immisçait dans tous les engrenages, on en avait dans la gorge, dans les yeux... Enfant, lorsqu'on m'envoyait jouer dans le désert, à l'aube ou au crépuscule, je posais mes jouets sur le sol et je les laissais devenir d'eux-mêmes des châteaux de sable, de gros châteaux de sable aux formes torturées par le vent ardent.

Mon premier darztl, je l'ai vu à l'âge de cinq ans. Mes parents faisaient partie de l'élite du vaisseau-mère et, à ce titre, ont été parmi les premières familles à fréquenter les autochtones dans des rencontres mondaines. Moi, ils ne m'emmenaient jamais. Mais à leur retour, je les entendais se raconter ce qu'ils avaient vu, parler de ces créatures monstrueuses qui ressemblaient à de gros lézards qui auraient découvert la station debout. Je les écoutais en silence. Lorsqu'ils savaient que j'étais là, ils me parlaient de l'amour de tous les peuples et de son prochain. Lorsque je les

espionnais en secret, je les entendais parfois dire de moins belles choses des autochtones, décrire la peur et le dégoût qu'ils leur inspiraient, et parfois parler d'assimilation et d'extermination. Cependant, qu'on en parlât en bien ou en mal, ces créatures, à distance, me fascinaient. Dès que j'avais une chance, je parcourais les banques de données et j'apprenais tout sur les reptiles, avec ou sans pattes, ovi-, vivi- ou ovovivipares, aquatiques ou désertiques, venimeux ou non. À mes oreilles d'enfant, ces mots sonnaient comme des formules magiques.

Puis, un jour, mes parents m'ont dit que nous nous installions parmi les darztls. Quelques jours auparavant, il y avait eu une discussion entre mon père et ma mère quant à l'opportunité de m'emmener avec eux, mais ma mère avait tranché : tant qu'à me faire grandir sur cette planète inhospitalière, autant m'apprendre très vite les choses de la vie. Les choses de la vie, je le savais, mes parents et leur groupe espéraient les apprendre au contact des extraterrestres, en profitant de ce séjour pour noter tout ce qu'il y avait à colliger sur l'espèce autochtone. À l'époque, il était déjà clair pour la classe dirigeante du vaisseau que le séjour temporaire sous prétexte de réparer nos machines était en train de se transformer en installation permanente et il lui semblait plus prudent de connaître ceux qu'elle appelait déjà l'ennemi. Tout cela, je le comprenais à ma manière d'enfant, pas tant de façon conceptuelle qu'à cause du ton de conspiration qu'adoptaient mes parents lorsqu'ils en parlaient.

Le premier soir de cet échange culturel qui devait durer trois mois locaux, je me suis glissée dans la salle de réception où étaient réunis tous les dignitaires, humains et non humains. Je me suis faufilée

jusqu'à la table d'honneur où trônaient les hôtes et leurs invités et j'ai observé mon premier autochtone. Je suis restée ébahie. J'ai dû penser à voix haute, car comme je songeais « Qu'il est beau ! », tous les humains qui se trouvaient dans les environs immédiats se sont mis à rire. Les darztlts ont voulu connaître l'objet de cette hilarité et mon père, qui était assis avec ma mère à la table d'honneur, a répondu que c'était un mot d'enfant. Ensuite, son traducteur a répété la phrase dans le langage local. Je n'ai pas compris pourquoi mon père n'avait pas répété mot pour mot ce que j'avais dit. On ne m'a pas grondée pour m'être introduite dans la salle de réception. « Ne recommence plus ça, Chloé, m'a cependant dit mon père le lendemain matin. Ce sont des affaires de grandes personnes. »

Nous ne sommes pas restés longtemps chez les indigènes, mon père se plaignant de la chaleur du sud, ma mère ne pouvant supporter d'être loin des humains ou trop près de ceux qui ne l'étaient pas. Il a fallu longtemps avant que je revoie mon prochain darztl vivant. Mais ça ne veut pas dire que leur image est morte pour autant dans mon esprit.

# LE PROBLÈME HUMAIN

## **Rapport de Sielxthblootrd Lmasklz Envoyé spécial auprès des humains**

Les humains sont des animaux, ils n'ont aucune dignité. Ils vivent, parqués les uns sur les autres, dans des boîtes infectes qu'ils osent appeler « maison ». Ils se collent les uns aux autres, ils se déplacent en troupeaux, ils n'ont aucune minute à eux, comme si être seul leur faisait peur. Vraiment, cet envoyé voit mal comment les darztls pourraient les fréquenter.

Les humains n'ont aucune manière, ils ne sont pas civilisés. Ils s'efforcent de parler cette belle langue à l'aide d'un appareil sophistiqué. Leur technologie est ridicule et ils parlent très mal. Leur machine ne sait pas faire des phrases, elle ne connaît rien à la bienséance. Elle parle aux émissaires comme si humains et darztls avaient soigné les haavls ensemble.

Leurs envoyés ont apporté des objets hideux qu'ils ont essayé de faire passer pour de précieux cadeaux. Les forges darztls fondaient de plus beaux bijoux tandis que leurs ancêtres rampaient à peine hors des océans. Les humains n'ont aucun goût. Ils cachent leurs corps sous des combinaisons bigarrées

comme celles des mineurs d'ici lorsqu'ils finissent leur journée de travail. Ils n'ont aucun sens de l'apparat, tout ce qu'ils portent est fonctionnel et laid.

Ils cachent leur corps du moindre rayon de liirzt, car leur chair est fragile. L'astre du jour est pour eux un poison, qui les rougit comme une solution acide. Ils se couvrent parce que leur corps est mou et faible. Et si impuissant. Ils se blessent sur le moindre objet et leur chair ne se répare pas. La plus petite égratignure devient un drame pour eux, car ils ne se régénèrent pas. Ils ne sont pas évolués. Leur métabolisme peut les tuer à tout moment.

S'ils ont une culture, cet envoyé ne s'en est pas aperçu. En revanche, il a dû supporter leurs chants atroces durant des heures parce que les humains s'étaient mis en tête de lui faire un accueil à leur manière. Il a assisté au mouvement grotesque de leurs membres trop longs et aux interminables tirades déclamatoires qu'ils veulent faire passer pour du théâtre. Les humains n'en sont guère qu'aux petites distractions sans profondeur comme nos ancêtres en célébraient lorsque la chasse avait été bonne. Quant à leurs barbouillages...

Les humains sont des parasites. Ils vivent aux crochets des autres espèces. Lorsqu'ils ont débarqué sur cette planète, les darztls les ont aidés du mieux qu'ils le pouvaient. Ils leur ont indiqué où ils seraient plus au frais. En effet, ils supportent si mal la chaleur qu'on dirait une espèce troglodyte, faite pour vivre dans les caves plutôt qu'à la lumière. Les habitants de ce pays leur ont indiqué où se trouvaient les points d'eau dans le désert du nord. Ces créatures ont besoin de tellement d'eau, il n'est pas étonnant qu'ils suintent tant de ce liquide nauséabond lorsqu'ils ont chaud. Les darztls les ont aidés à se nourrir dans cette contrée. Sinon, ils seraient morts tant ils sont



inaptes à discerner une nourriture comestible d'un poison, un végétal digestible d'une plante vénéneuse. Et si peu résistants ! Tout a été fait pour qu'ils survivent à leur séjour sur Sielxth. Eh bien, ils en ont profité pour s'attarder, pour étaler leurs boîtes métalliques partout sur le sable. Les humains sont pareils à la vermine. Ils envahissent tout, ils s'étendent dans le Remldarztl, ils grignotent peu à peu ce monde.

Ce sont des menteurs, les humains. Il ne faut pas les croire. Ils ne sont pas ici seulement de passage. Ils ont prétendu qu'ils n'étaient parmi nous qu'en attendant, qu'ils allaient réparer leur carriole volante et puis repartir, mais ce qu'ils ont dit est faux. Les humains n'ont jamais eu l'intention de quitter Sielxth, ou alors ils ont changé d'idée à la vue de notre monde trop beau pour eux. Le séjour de cet envoyé parmi l'espèce répugnante qu'ils constituent aura au moins servi à une chose : apprendre aux darztls qu'il ne faut jamais se fier à un humain. C'est une engeance retorse et hypocrite : un jour, ils affirment une chose ; le lendemain, lorsqu'ils croient que personne ne les surveille, ils font le contraire.

Non, ce darztl le dit, si on ne les arrête pas, les humains sont là pour rester. Si on les laisse aller, ils vont tout envahir, eux et leurs rejets sales et bruyants. Ils ne partiront pas, ces humains que les darztls ont hébergés. Ils vont s'installer et prendre toujours plus de place et corrompre l'espace et la culture d'ici. C'est pourquoi, après une longue période d'investigation et de réflexion, cet envoyé en arrive à une terrible mais inéluctable conclusion : il faut les forcer à partir. Le temps n'est plus à l'accueil cordial de l'étranger et à l'entraide entre espèces. Il faut couper tout lien avec ces créatures limitées et les laisser isolées et affamées dans leur oasis. Ils ne dureront pas bien longtemps. Ils finiront par céder, par s'en aller.

Ces humains, cependant, ne comprennent pas vite. Leur pensée est restreinte, leurs idées circulent très lentement dans leur tête. Et, ce qui n'arrange rien, ils sont bêtes et entêtés. Alors ce darztl propose que, tout en coupant les ponts, on profite de l'occasion pour saisir les biens et les personnes humaines qui se trouvent déjà dans le Remldarztl. Ce sera une bonne garantie au cas où les autres ne voudraient pas entendre raison. Et comme assurance supplémentaire, cet envoyé suggère que les humains ainsi récupérés soient mis à contribution afin de permettre aux darztlis de forger des armes contre ceux qu'il faudra dorénavant considérer comme des ennemis. Il ne s'agit pas d'être cruel mais pratique. Il n'est pas judicieux de faire travailler les otages humains dans les fonderies. Il leur serait sûrement plus doux et il serait certainement plus judicieux de les expédier dans les mines, ces trous glacés où les humains ont été autorisés à extraire le métal de cette planète, soi-disant pour réparer leur véhicule céleste. Les humains aiment le froid, alors ils y seront aussi à l'aise qu'utiles. Les captifs, ainsi, seront plus faciles à contrôler, et ils serviront à récupérer, pour le compte du Remldarztl, le métal nécessaire à la fabrication d'un stock d'armes. Celles-ci se tourneront contre leurs semblables si jamais ces derniers étaient assez déraisonnables pour ne pas entendre raison.

Toutefois, cet envoyé est certain que les siens n'auront pas à en arriver à de telles extrémités. En se montrant moins complaisants qu'ils ne l'ont été jusqu'à ce jour, les darztlis enseigneront à ces étrangers que l'hospitalité du Remldarztl a des limites à ne pas transgresser.

Et les humains repartiront d'où ils sont venus ou s'en iront là où ils prétendaient aller.

# LA GUERRE SANS TEMPS

À Nessie,  
belle grande fille verte âgée de cinq ans.

*The wars they will  
be fought again  
The holy dove  
be caught again  
bought and sold  
and bought again  
the dove is never free.*

Leonard Cohen, *Anthem*

J'ai d'abord trouvé le bracelet d'argent, puis, à deux pas, derrière un rocher, le darztl. Il était étendu en travers du sentier rocailleux. Son sang noir faisait une flaque visqueuse entre les pierres. Le liquide provenait d'une vilaine entaille à sa crête, qui avait été comme à demi scalpée au niveau de la nuque. Sa peau se plissait sous les écailles, ce qui voulait peut-être dire qu'il était transi malgré la chaleur du désert. Il faut dire que la journée était particulièrement nuageuse, ce qui était rare dans cette région, et que les créatures de son espèce étaient habituées à se vautrer sous un soleil brûlant. On voyait d'ailleurs qu'il avait tenté d'escalader la petite colline afin de

se rapprocher des rayons solaires, mais l'hypothermie avait eu raison de ses dernières forces.

À quelques mètres de là, plus résistant encore que celui qui avait été son cavalier, l'équusaure extirpait d'entre les cailloux les rares racines qui y couraient. Il m'a contemplée de ses étranges prunelles pivotantes, et j'ai claqué des mains plusieurs fois en raclant bruyamment le sol. L'animal a détalé, dans la mesure où une créature de ce poids peut faire une telle chose. Heureusement, si ces inquiétantes bêtes de somme sont redoutables, car une de ces bêtes affolées peut vous réduire en pièces sous ses énormes pattes griffues, elles sont aussi incroyablement poltronnes. Et, la plupart du temps, surtout devant les êtres humains – qui leur sont peu familiers –, elles s'enfuient sans attendre leur reste. Celle-là allait sans doute mourir ou errer seule toute sa vie, rejetée par toutes les bandes d'équusaures qu'elle croiserait et qui lui trouveraient une trop forte odeur de domestication, mais je n'allais tout de même pas m'embarrasser d'un animal dangereux et pas même comestible !

J'ai reporté mon attention sur le darztl. Il n'avait pas bougé d'un millimètre. Sa peau était si épaisse qu'il n'y avait pas moyen de discerner si son cœur battait dessous. Même en l'auscultant, j'aurais eu du mal à trouver son pouls – et il n'était pas question de le toucher, du moins pas sans préparation. Je n'avais pas vu suspendus à sa monture les habituels trophées de chasse dont ceux de son espèce s'enorgueillissent, et il ne portait nul plastron ni bijou honorifique sur son corps nu, mais on ne pouvait s'y fier. Peut-être les lui avait-on dérobés. Peut-être était-il tombé en disgrâce et les lui avait-on retirés – cela aurait expliqué qu'il se trouvât si loin de ses semblables. Peut-être encore y avait-il longtemps qu'il avait égaré

ceux qu'il avait jadis possédés – celui-là semblait très vieux, sa crête était tout érodée par le vent sablonneux du désert et son corps ne semblait plus se donner la peine de se refaire une beauté.

Pour ma propre sécurité, je lui ai donc tranché les bras et les jambes. Du sang en a giclé, mais s'est vite tari. Même leurs organes vitaux se réparent. En fait, à moins de les charcuter en menus morceaux, il n'y a guère qu'à leur crête que les blessures sont aisément mortelles – c'est pourquoi ils ne vous tournent jamais le dos. Partout ailleurs, les mutilations leur font mal, certes – ce n'est pas parce que ce sont nos ennemis que je vais croire ces fables qui les décrivent comme des démons ne connaissant nulle douleur –, mais ils *repoussent*, leurs membres se régénèrent. J'aurais aussi coupé sa queue, mais j'ai vu qu'on l'avait fait avant moi, ou qu'il s'y était résolu lui-même dans un geste désespéré de survie, et qu'elle avait déjà commencé à s'étirer en un moignon brunâtre qui ne retrouverait sans doute jamais sa splendeur d'antan. La dissection et la vivisection des premiers darztls ont révélé que leur pouvoir de régénération va diminuant à mesure qu'ils vieillissent – nous avons depuis renoncé à leur emprunter cette faculté biologique extraordinaire, après avoir constaté que, si nous partageons les mêmes acides aminés, leur code génétique, lui, est par trop différent du nôtre. Ce dernier n'a pas plus bronché sous la lame tranchante de ma machette qu'il n'a réagi lorsque je lui ai enfilé un sac en jute sur la tête pour ensuite passer une chaîne autour de lui. Après quoi j'ai traîné péniblement le darztl sur le sol raboteux et je l'ai chargé à l'arrière de ma Jeep. Dans l'alambic solaire de la remorque, les plus vieux fruits que j'avais cueillis ces derniers jours avaient fini de fermenter par cette chaleur torride – pour

moi, sinon pour le darztl, il faisait très chaud. J'ai versé une rasade de la décoction sirupeuse dans le réservoir du véhicule. La Jeep a émis une série de ces rots alcoolisés qui ne m'émeuvent plus vraiment, puis a démarré.

J'ai repris la route de ma demeure en évitant soigneusement les coins où je devinais des patrouilles, comme si tout cela n'avait rien que de quotidien et comme si c'était normal pour moi de ramener un darztl plutôt que de tailler en pièces son corps répugnant et d'en répandre les morceaux dans le désert bouillant.



Pour moi qui savais où se trouvait l'endroit où j'avais élu domicile, l'emplacement me semblait évident, et je m'étonnais toujours de n'avoir pas encore été débusquée. Il faut dire que les environs n'étaient pas particulièrement attrayants et qu'on me rendait rarement visite. J'apercevais de loin la percée rocheuse et les nombreux sillons qui y menaient. Je changeais constamment de trajet afin de ne pas trop marquer le chemin vers ma grotte. Quant à la Jeep, elle joignait sa carcasse poussiéreuse aux dizaines d'autres débris jonchant le dépôt de ferrailles improvisé à l'orée de la zone verte, et je faisais le reste du trajet à pied. J'avais agencé la mécanique à partir des pièces éparses que j'avais trouvées, mais je m'étais bien gardée de toucher à l'extérieur, afin de ne pas la rendre trop attrayante aux yeux d'autrui. Depuis la fermeture des mines, situées en territoire darztl, on récupérait tout ce qu'il y avait à récupérer, mais on n'avait pas encore trouvé le moyen de rentabiliser le

recyclage du métal oxydé. Plus personne ne venait s'approvisionner ici.

J'ai hissé le darztl jusqu'à l'entrée, puis je l'ai tiré encore plus haut, jusqu'au sommet du plateau rocheux, en m'aidant d'une corde et en faisant levier. S'il avait été conscient, un tel traitement lui aurait soutiré des grimaces de douleur – du moins des variations chromatiques sur sa peau que j'aurais considérées comme telles. Je craignis soudain de m'être trompée et de n'avoir capturé qu'un darztl mort. À quoi m'aurait servi un vieux cadavre de lézard bipède? D'autres que moi n'auraient pas fait la fine gueule et en auraient profité pour regarnir leur garde-manger. Mais j'ai toujours senti mon cœur se révolter à l'idée de manger une créature ayant à peu près le même quotient intellectuel que moi, ses ressources fussent-elles mises à profit pour anéantir mon espèce.

Une fois parvenue sur le plateau, j'ai redescendu la créature dans un puits naturel, depuis longtemps asséché, que je savais se terminer au même niveau que la grotte où j'habitais. De l'intérieur, je pourrais parvenir jusqu'au darztl afin de lui administrer les premiers soins, me faufilant par des couloirs trop étroits et creusés dans du roc trop dur pour qu'il pût espérer me suivre – pour m'attaquer ou pour s'enfuir. Une bonne partie de la journée, le puits, assez large, était baigné de soleil, de sorte que cette créature à sang froid n'y serait pas trop mal. Le reste du temps, je lui ferais du feu, ou il s'en ferait lui-même une fois que ses moignons seraient redevenus fonctionnels.

Je suis redescendue par l'extérieur. Parvenue à mes quartiers, j'ai détaché ma combinaison. J'étais trempée, tant en raison de l'effort auquel je venais de me soumettre qu'à cause du climat naturellement suffocant de cette région. Ma combinaison me protégeait

de l'ardeur du soleil, mais certainement pas des coups de chaleur !

Lorsque je suis parvenue au fond du puits, le darztl n'avait toujours pas bougé. Fixant à une arche rocheuse la chaîne qui l'enserrait – même dans cet état, il était tout de même en mesure de m'écraser sous son poids –, j'ai retiré le sac de jute qui lui couvrait la tête et je l'ai étendu le plus doucement possible sur la pierre, laissant une partie de son corps dans l'ombre. La caverne puait le reptile en décomposition. Le cadavre de l'occupant précédent y avait pourri durant quatre jours. Mon prisonnier d'alors, dans une tentative désespérée pour s'enfuir de ce puits, avait essayé d'en escalader les parois trop hautes et trop abruptes. Handicapé par ses moignons que je ne laissais jamais repousser bien longs, il était allé se fracasser sur le sol. Il aurait sans doute pu survivre à sa chute si une pierre acérée n'avait entaillé profondément sa crête. Je l'avais découvert dans cet état. Le pauvre était mort en vain, c'est-à-dire avant d'avoir pu me servir à quoi que ce fût. Je ne voulais pas qu'une telle chose se reproduisît.

Le darztl d'aujourd'hui ne regrimerait pas de sitôt. Pour sa crête, j'ai tant bien que mal façonné un pansement enduit d'une catégorie d'aloès indigène qui avait la faculté de guérir les blessures humaines. La plante aurait-elle le même pouvoir chez ce reptile ? Je l'ignorais.

Le soir venu, j'ai allumé un feu dans le puits et j'ai veillé le darztl. Ce dernier n'avait toujours pas bougé, mais il s'était mis à gémir dans son sommeil, signe que j'avais eu raison de le croire vivant. J'ai préparé un peu de bouillon et j'en ai versé quelques gouttes dans sa gueule. Il n'a pas réagi, mais j'ai cru discerner un léger changement de couleur dans son fanon.





Mon darztl prenait du mieux. Il n'ouvrait toujours pas les yeux, mais sa bouche s'entrebâillait spontanément lorsque je le nourrissais. Je lui préparais des bouillons, mais aussi de petits animaux crus que je broyais en une purée digestible. L'élément le plus dégoûtant de sa présence était l'aspect sanitaire de son séjour, mais je l'avais étendu près d'une crevasse étroite et profonde au fond de laquelle je n'entendais pas ses déjections atterrir. Celles-ci étaient d'ailleurs rares, car leur métabolisme, effroyablement efficace, récupère à peu près tout. C'était une des raisons qui expliquait la longue survie de leur espèce sur cette planète inhospitalière. Ses membres ne repoussaient pas vite, signe qu'il était mal en point, mais sa vilaine blessure se refermait lentement. Souvent, dans son sommeil, il grommelait des choses, des choses que je ne comprenais évidemment pas. À une ou deux reprises, cependant, j'ai cru discerner quelques mots, mais je me suis dit que ce n'était sans doute que le fruit de mon imagination.

Un soir, il a ouvert les yeux. Cela devait bien faire dix jours qu'il se trouvait au fond de son puits, dix jours que je le surveillais, que je le bichonnais plutôt que de l'achever. J'étais occupée à trier les plus menus des objets que je récoltais dans les environs et que j'allais régulièrement vendre au camp de base, alors je n'ai pas senti tout de suite son regard posé sur moi. En levant les yeux, j'ai sursauté imperceptiblement, mais je me suis efforcée de demeurer impassible et j'ai repris mon travail. C'était moi qui choisirais mon heure. Quelques minutes plus tard, lorsque je l'ai regardé de nouveau, il paraissait s'être rendormi.

Au cours des jours qui ont suivi, ses heures d'éveil se sont peu à peu multipliées, mais je ne faisais jamais mine de m'intéresser à sa présence, si ce n'est pour m'occuper de ses besoins vitaux – soleil, chaleur, nourriture, breuvage... élimination.

« L'humaine est une idiote », telles ont été ses premières paroles. J'ai secoué la tête, étonnée, certaine d'avoir mal compris, mais il a ajouté en levant les yeux vers moi. « Tu es bien une femelle, non ? Femelle humaine, tu es une idiote ! »

En un bond, j'ai été sur lui, mon pied écrasant une de ses pattes mutilées. Son fanon est devenu terne de douleur. « S'il y a quelqu'un qui a le droit d'insulter l'autre ici, ai-je dit de ma voix la plus féroce, ce n'est certainement pas toi, le darztl. Compris ? » Il a secoué la tête, et cela non plus, pas plus que le langage qu'il venait d'employer, n'aurait dû lui être connu : les darztl n'ont pas besoin d'un tel code de communication, étant les uns pour les autres, en raison de leur peau caméléon, comme un livre ouvert. Ils ne communiquent entre eux que pour se transmettre les données les moins analogiques. D'une voix étouffée par la souffrance, il a néanmoins trouvé la force d'ajouter : « Alors si tu n'es pas une idiote, tu sais qu'une créature à sang froid n'a pas besoin de garder une chaleur qu'elle n'a pas. Enlève cette couverture qui fait écran entre ma peau et le réconfort du feu. »

J'ai rabattu brutalement la couverture dans laquelle je l'avais enroulé et j'ai tourné les talons sans lui jeter un regard. Ce soir-là, je ne suis pas venue lui porter à manger ni vérifier si le feu avait besoin d'être ranimé.

Le lendemain, je suis partie très tôt vendre au camp de base ma marchandise constituée de colifichets darztl et de bouts de métal. Le camp de base était

en fait en voie de devenir une véritable bourgade, avec ses étals, ses troquets et ses habitations construites en vrac au niveau du sol et sous la terre. On y trouvait de tout, on y marchandait tout. J'ai échangé tout ce que j'avais ramassé au cours des dernières semaines, tout sauf le bracelet qui rebondissait au creux de ma poche. Je suis revenue du camp avec un petit trésor composé de denrées et de pièces de rechange pour ma Jeep et mes appareils d'excavation.



Mon darztl s'était traîné jusqu'au dernier petit rayon de soleil subsistant dans la caverne et, à présent que le ciel s'était obscurci, il se tenait recroquevillé dans un coin, au bout de la chaîne qui lui enserrait toujours le corps. Il devait être glacé et affamé. J'ai soudain eu pitié de lui et je m'en suis voulu d'avoir été si cruelle. Lorsqu'il nous reste ne serait-ce qu'un soupçon d'humanité, nos ennemis, on les laisse en vie ou on les tue, mais on ne les torture pas inutilement.

J'ai fait du feu et j'ai préparé le repas de mon hôte ainsi que le mien. Je l'ai aidé à s'asseoir et je l'ai appuyé contre la paroi rocheuse. Il était glacé. J'en ai profité pour vérifier l'état de sa crête, dont l'entaille semblait menacer de se rouvrir à chaque instant. Il a pris le bol entre ses deux moignons supérieurs – ils avaient commencé à guérir et il pouvait s'en servir un peu – et si cela lui faisait mal, son teint, rendu uniformément terne par l'état dans lequel il se trouvait, ne me le révélait pas. Je me suis assise à l'autre extrémité de la grotte et je me suis mise aussi à manger en silence en le dévisageant. Lui gardait les yeux baissés.

« Comment as-tu appris notre langue ? » ai-je finalement demandé une fois ma dernière bouchée avalée.

Il a péniblement vidé son bol – je crois que sa crête l'élançait à chaque gorgée – et a levé les yeux. « J... e l'ai apprise de quelqu'un de ton espèce », a-t-il fini par répondre. Il s'exprimait assez bien. « Oui, ça, j'imagine, ai-je rétorqué impatientement. Mais encore ? »

— D'une humaine en particulier. Que je... qui est restée plusieurs yanz... plusieurs lunes auprès de m... oi.

— Que tu avais capturée, tu veux dire ? »

Il m'a de nouveau regardée, et j'aurais juré qu'une lueur d'impuissance était passée dans son regard vide de reptile.

« Si l'on veut. Mais avec elle, c'était différent. Elle a... changé quelque chose.

— Elle a fait de toi un darztl meilleur ? ai-je ironisé.

— Un darztl différent, plutôt. C'est un peu à cause d'elle que le darztl devant toi est devenu... traître à lui-même et envers les siens. Mais elle n'y était pour rien, au fond. Tout cela est parti de... de moi. J'imagine que j'en étais là dans ma vie... Écoute, l'humaine, j'ai une histoire à raconter. Mais je ne sais pas si tu as suffisamment de grlithz pour l'entendre. »

Il avait une lueur de défi dans le fanon. J'ai failli le frapper pour son insolence et lui dire que, en tant que prisonnier, il faisait mieux de garder ses commentaires disgracieux pour lui-même. Mais j'ai du mal à être méchante deux jours de suite. Et puis, je l'avais à ma merci, alors je pouvais bien me montrer magnanime.

Je me suis contentée de soupirer et de feindre l'indifférence. En vérité, j'avais un peu les bleus et j'avais envie d'entendre son histoire pour une foule d'autres raisons trop longues à énumérer.

*Rliebkl aimait bien son travail à la frontière, celui-ci lui donnait l'impression d'être libre comme ses ancêtres, libre comme le temps d'avant. Tout ce qu'il avait à faire, c'était chevaucher sous le soleil brûlant, puis rentrer dans sa tanière chaleureuse en retrait du monde. Parfois, il allait faire une virée en ville, en contournant soigneusement la région des mines, mais la plupart du temps il restait ici, en pleine désolation, à contempler l'espace infini et à regarder bondir les osfts – ce que les humains appelaient les écureuils des sables.*

*Il lui arrivait de capturer des humains vivants. C'était chose facile ; les pâles bipèdes étaient beaucoup plus petits et sensiblement moins rapides que lui, même lorsqu'il était à pied, et à plus forte raison lorsqu'il chevauchait sa monture. Et lorsqu'ils étaient évadés des mines – ce qui était presque toujours le cas –, ils couraient encore moins vite, évidemment. Il les affolait un peu en les pourchassant dans tous les sens, puis il les rabattait vers le plus proche piton rocheux et lançait sur eux un filet. Ensuite, les gestes étaient machinaux. Il descendait de son haavl, s'approchait de sa proie, la jetait dans un sac, récupérait son précieux filet et attachait son butin à sa selle. La mine lui fournissait une cage pour y loger son prisonnier s'il ne voulait pas faire le jour même le trajet pour aller l'échanger, mais, le plus souvent, pour se délester au plus vite de son fardeau, il allait déposer l'humain au comptoir minier, quitte à voyager de nuit, frissonnant de froid. Il ne voulait pas savoir ce qu'il advenait du captif par la suite. Tout ce qui importait, c'est qu'il venait alors de gagner facilement de quoi vivre sans chasser pendant plusieurs semaines, voire quelques mois s'il était frugal.*

*Puis il repartait en quête de son lot d'humains. En fait, c'étaient presque toujours des femelles qu'il attrapait. Les mâles, pour la plupart, étaient éliminés dès leur capture. Plus grands et plus forts que les femelles – chez les darztls, c'étaient les femelles les plus imposantes – ils auraient constitué une main-d'œuvre plus efficace que celles-ci. Cependant, ils semblaient aussi naturellement plus enclins à la rébellion et à l'évasion, ce qui faisait que, dans les mines, on leur préférait les femelles. De toute manière, les études darztls avaient démontré que seuls quelques mâles suffiraient au cours des prochaines années pour maintenir les stocks d'ouvrières maintenant qu'on avait renoncé aux razzias.*

*Rliebkl ne s'était jamais posé trop de questions sur les humains qu'il capturait. Pour lui, c'était un métier comme un autre, comme installer des réflecteurs solaires ou faire la cueillette d'insectes. Leurs cris stridents lui écorchaient les oreilles, et il avait hâte que la paroi du sac atténuât ces sons désagréables. Il ne comprenait rien à leur charabia. On disait que les humains avaient un langage, mais, personnellement, il n'arrivait pas à discerner un seul mot au milieu de ce fatras de voyelles.*

*Un jour, lors d'une de ses tournées de la région, tournées qui parfois duraient plusieurs jours, il avait repéré une humaine. En réalité, c'est la trace de sa présence qu'il avait détectée : la veille, elle devait s'être fait un feu pour cuire des aliments. Les darztls ne mangeaient rien qui ne fût cru, mais ils percevaient aisément l'odeur de la viande rôtie, peut-être justement parce qu'elle était si étrangère à leur environnement. Et maintenant qu'il y regardait mieux, il découvrait une piste, des traces de pas, de loin en loin, entre les cailloux, et un peu de sang sur les*

*pierres. Une fois qu'il avait repéré la présence d'une fugitive, il devait agir vite : certaines ne survivaient guère aux premières journées de leur fugue et s'effondraient dans le désert, déshydratées, blessées ou affamées. Et, mortes, elles ne valaient rien.*

*Il avait découvert celle-là entre deux rochers. Elle croyait s'être bien cachée, mais en fait elle s'était coupé toute fuite. Il n'aurait pas même à la traquer, elle était déjà acculée au pied de la falaise. Mais là, il s'était passé quelque chose d'étrange. Au lieu d'essayer vainement de s'enfuir, celle-ci s'était campée bien droite devant lui, un air de défi dans l'œil. C'est du moins ainsi que, en l'absence de repères sur les émotions humaines, il avait interprété son expression. Il avait machinalement lancé le filet, et elle n'avait pas essayé de l'esquiver ou de s'en extirper – quoique ses efforts eussent alors été vains : aucune fugitive ne lui avait jamais échappé. Il avait passé le sac sur la tête de l'humaine et avait dégagé son filet à mesure qu'il l'enfourrait dans le sac, mais elle ne s'était pas débattue. Il l'avait chargée sur sa monture avec un curieux malaise et, plutôt que de prendre la route du comptoir minier, il avait regagné sa demeure, sorte de dôme en pierre sur le toit duquel il pouvait se dorner au soleil le jour et dans lequel il pouvait se chauffer au coin du feu la nuit. Là, il avait déposé son sac directement dans la cage et était allé dormir pour oublier ce regard fugitif, en espérant que, le lendemain, il aurait recouvré ses sens et filerait directement à la mine.*

*Le jour suivant, il avait traîné le sac dehors et l'avait ouvert. Il voulait voir une dernière fois à quoi sa proie ressemblait. L'humaine en avait émergé en toussotant, luisante de sueur. Elle restait immobile, le fixant. Par mesure de précaution, il lui avait passé*

*un licou. Outre le fait qu'il les trouvait atrocement laids, il avait toujours jugé que les êtres humains sentaient mauvais, mais celle-là, après douze heures enfermée dans le sac, dépassait tout. Il lui avait lancé quelques poignées de sable pour la nettoyer, et elle s'était mise à tousser davantage. Après, se disant qu'elle devait avoir faim, il l'avait attachée à un arbre et lui avait jeté quelques fruits auxquels elle n'avait pas touché. Pourtant, lorsqu'il était revenu, les fruits avaient disparu. Sans se l'avouer, il avait déjà pris secrètement la décision de la garder. Il savait que quelques-uns des siens en conservaient à la maison, mais cette pratique n'avait jamais été encouragée outre mesure. De plus, celle qu'il avait ici ne lui appartenait pas, elle s'était enfuie de la mine, et cette mine l'employait, lui, comme mercenaire. Il était tenu de la rapporter. Il ne la garderait que quelques jours, histoire de tromper son ennui. Son espèce était plutôt solitaire, mais les siens avaient parfois de curieux besoins de promiscuité. Généralement, cependant, c'était la compagnie des autres darztls qu'ils recherchaient.*

*Les jours s'étaient transformés en semaines et les semaines en mois, mois au cours desquels il s'était établi entre Rliebkl et l'humaine un étrange contact.*

Il parlait assez bien notre langue, somme toute, mais il avait du mal avec nos voyelles, qui sortaient de sa bouche comme aspirées par son fanon, et il insérait dans son discours des mots de sa langue à laquelle je n'entendais rien. L'histoire, cependant, en est restée là ce soir-là. Mon prisonnier était encore très faible, et le traitement que je lui avais infligé récemment ne l'avait pas aidé à reprendre des forces. Cette longue tirade l'avait apparemment épuisé, car il s'est endormi en me parlant. Cependant, j'ai eu



l'impression qu'il venait de plonger dans un sommeil plus paisible que celui qu'il avait connu ces derniers jours. J'ai chassé cette pensée. Je n'étais cruelle que par nécessité, et douce seulement parce que c'était plus facile, ainsi, d'apprendre la vérité.



Le lendemain, je me suis hâtée d'effectuer mes corvées et je suis retournée voir mon darztl qui somnolait au soleil. Il a ouvert un œil, et j'aurais parié qu'il me jetait le même regard amusé que Schéhérazade qui vient d'appâter son sultan ! Je lui ai adressé un petit sourire : « Je trouve ton histoire très distrayante, le darztl. Et comme je n'ai pas grand-chose à faire, je suis venue entendre la suite.

— Eh bien, on en était à la partie de l'histoire où Rliebkl se retrouvait, sans trop savoir exactement comment la chose s'était produite, avec une des tiennes sur les bras », a-t-il dit d'une voix plus assurée que la veille.

J'avais entendu de ces fables dans lesquelles certains des nôtres sont enlevés et gardés captifs, procurant ainsi aux darztl des serviteurs faciles à contrôler, mais je n'y avais jamais prêté foi. Je croyais simplement que nos ennemis tuaient leurs prisonniers après les avoir torturés pour leur faire avouer nos plans. « Nous avons trop besoin d'eux pour les mines, a-t-il objecté.

— Mais on dit que vous vous reproduisez vite et en très grand nombre. Pourquoi vous encombrer d'humains toujours prêts à s'enfuir, alors que vous êtes assez nombreux ? À moins que vous ne soyez pas aussi nombreux que vous le paraissez ? »

Je n'avais pas été très subtile. Il a flairé le piège. Si je forçais des aveux susceptibles de nuire à ses

congénères, je pourrais échanger cette information, plus précieuse encore que le métal que je récupérais, contre d'essentielles marchandises.

« Ce n'est pas une question de nombre – quoique nous vivions moins longtemps que vous, humains –, c'est une question de confort. Nous ne survivons pas longtemps dans les mines, il y fait trop froid. À moins d'avoir une combinaison chauffante, mais c'est trop compliqué. C'est pourquoi le Remldarztl – le nom que nous donnons à notre civilisation – n'a jamais fait grand usage des métaux. Nous avons depuis longtemps dépassé ce que vous appelez l'âge de pierre et, pourtant, nous nous en contentons la plupart du temps. Mais vous avez laissé derrière vous des mines toutes prêtes à être exploitées, et des ouvriers qu'il nous est facile de garder captifs, alors nous en tirons profit. »

Il s'est interrompu. Puis a repris : « Tu peux bien aller monnayer ces renseignements auprès de qui tu veux, je m'en moque. »

Je ne voulais pas faire de politique. Et les métaux que je récupérais suffisaient à ma survie. C'est le reste de son histoire qui m'intéressait, même si le conteur m'irritait au plus haut point.

« Et cette fille échappée des mines, elle n'a jamais cherché à s'enfuir une fois qu'elle a été capturée ?

— Non, mais je crois que c'est parce que Rliebkl lui en a rarement donné les moyens et que, le reste du temps, elle était assez intelligente pour savoir qu'elle n'irait pas loin. Du moins, pas au début. »

*Il lui avait d'abord fallu soigner son pied, ou plutôt la plaie sanguinolente où s'était trouvé son pied. À la mine, on commençait par couper le pied droit de tous les captifs pour les empêcher de fuir ou, du moins, pour ralentir leur fuite. À force de*

*marcher sur son membre estropié, l'humaine en avait râpé la chair jusqu'à l'os. Rliebkl avait entouré le moignon de feuilles qui passaient pour avoir des propriétés médicinales. Bientôt, une belle chair rose vif s'étalait à la place de la plaie. Elle le regardait faire, stoïque, et lui communiquait parfois ses besoins dans les quelques mots de sa langue qu'elle connaissait et qu'elle traduisait peu à peu dans sa langue à elle. Bientôt, ils parlaient une sorte de sabir étrange, fait des labiales et des cliquetis de sa langue à lui, et des intonations chantantes de sa langue à elle.*

*Le plus dur, c'était de devoir repartir en chasse, car alors il devait s'assurer qu'elle ne se sauverait pas. Lorsqu'il commençait à la ligoter dans sa cage, tout au fond de sa demeure, elle lui jetait le même regard qu'au premier jour. Il devait aussi lui laisser de quoi survivre un jour, deux jours, une semaine – c'est fou ce qu'elle avait besoin d'eau. Il ne la bâillonnait pas : elle aurait eu beau s'époumoner, il n'y avait pas beaucoup de risques qu'on l'entendît en plein désert, à travers l'épaisse paroi. Il n'avait pas le choix : il ne pouvait tout de même pas l'apporter avec lui. Il ne pouvait se résoudre à la transporter dans un sac accroché à sa monture, sans accepter pour autant l'idée de la trimballer en selle devant lui ; d'ailleurs, on se serait tout de suite étonné de le voir accompagné d'une femelle humaine, même s'il avait traîné celle-ci derrière lui au bout d'une corde, comme un prisonnier de guerre. De toute manière, elle l'aurait retardé – dans une besogne qu'il faisait de moins en moins de bon cœur et qui la dégoûtait, il va sans dire.*

*« Tu viens d'en condamner une autre », faisait-elle dès son retour. D'un geste exaspéré, Rliebkl la faisait taire et, après l'avoir libérée, il l'envoyait*

*cueillir des racines pour le souper. Elle était toujours revenue.*

« Tu n'allais quand même pas t'imaginer qu'elle était contente d'être devenue un petit animal familier, qu'elle était heureuse de son sort ?

— Est-ce que tu t'imagines que, moi, je suis heureux en ce moment ?

— Je t'inflige simplement ce que toi et les tiens avez fait subir aux nôtres. Tu n'es en vie que parce que j'ai besoin d'entendre ton histoire... »

Je me suis interrompue trop tard. Le fanon du darztl venait de prendre une coloration vert émeraude. Je ne voulais pas avoir l'air de celle qu'on intéresse. S'il se rendait compte du pouvoir qu'il détenait sur moi, il voudrait marchander, échanger ses affabulations contre sa liberté ou un peu plus de confort.

« Bon, j'ai à faire, ai-je ajouté précipitamment. Ce n'est pas que je m'ennuie, mais pendant que j'écoutes tes histoires, je prends du retard dans mon travail. Je vais revenir te porter à manger et allumer du feu plus tard. »

Et je suis sortie de la caverne.

Le soir venu, j'ai fait comme j'avais dit. Je me suis occupée des besoins vitaux de mon hôte sans échanger plus que deux ou trois mots avec lui. Il en a été de même les jours suivants. Le darztl a eu la sagesse de ne pas insister.



« Elle a raconté à Rliebkl une histoire dans laquelle ni mon peuple ni le tien n'avaient le beau rôle », a-t-il dit au bout de quelques jours. Il devait avoir cherché durant tout ce temps une entrée en matière qui me ferait redevenir une auditrice attentive.



### **SYLVIE BÉRARD...**

... est née à Montréal en 1965. Docteure en littérature, elle enseigne depuis quelques années la littérature québécoise à l'Université Trent à Peterborough (Ontario). Collaboratrice à *Lettres québécoises* et membre du collectif de rédaction de la revue *XYZ*, Sylvie Bérard a publié de nombreuses nouvelles dans *imagine...*, *Moebius*, *L'ASFFQ*, *Nouvelle Donne*, *Tesseract*, etc., de même que de nombreux articles sur la science-fiction. Elle a cosigné avec Brigitte Caron un roman (*Elle meurt à la fin*, Paje, 1994) et a également traduit en collaboration avec Suzanne Grenier des romans de Leona Gom et de Nancy Kilpatrick (Alire). Sa nouvelle « La Guerre sans temps » (*Solaris* 143), qui forme un chapitre de *Terre des Autres*, a remporté, en 2002, le prix Boréal de la meilleure nouvelle et, en 2003, le prix Aurora de la meilleure nouvelle de science-fiction canadienne francophone.

# EXTRAIT DU CATALOGUE



## Collection «Romans» / Collection «Nouvelles»

- |     |  |                        |
|-----|--|------------------------|
| 001 | <i>Blunt – Les Treize Derniers Jours</i>                           | Jean-Jacques Pelletier |
| 002 | <i>Aboli</i> (Les Chroniques infernales)                           | Esther Rochon          |
| 003 | <i>Les Rêves de la Mer</i> (Tyraaël -1)                            | Élisabeth Vonarburg    |
| 004 | <i>Le Jeu de la Perfection</i> (Tyraaël -2)                        | Élisabeth Vonarburg    |
| 005 | <i>Mon frère l'Ombre</i> (Tyraaël -3)                              | Élisabeth Vonarburg    |
| 006 | <i>La Peau blanche</i>   | Joël Champetier        |
| 007 | <i>Ouverture</i> (Les Chroniques infernales)                       | Esther Rochon          |
| 008 | <i>Lames soeurs</i>  | Robert Malacci         |
| 009 | <i>SS-GB</i>   | Len Deighton           |
| 010 | <i>L'Autre Rivage</i> (Tyraaël -4)                                 | Élisabeth Vonarburg    |
| 011 | <i>Nelle de Vilvèq</i> (Le Sable et l'Acier -1)                    | Francine Pelletier     |
| 012 | <i>La Mer allée avec le soleil</i> (Tyraaël -5)                    | Élisabeth Vonarburg    |
| 013 | <i>Le Rêveur dans la Citadelle</i>                                 | Esther Rochon          |
| 014 | <i>Secrets</i> (Les Chroniques infernales)                         | Esther Rochon          |
| 015 | <i>Sur le seuil</i>  | Patrick Sénécal        |
| 016 | <i>Samiva de Frée</i> (Le Sable et l'Acier -2)                     | Francine Pelletier     |
| 017 | <i>Le Silence de la Cité</i>                                       | Élisabeth Vonarburg    |
| 018 | <i>Tigane -1</i>   | Guy Gavriel Kay        |
| 019 | <i>Tigane -2</i>   | Guy Gavriel Kay        |
| 020 | <i>Issabel de Qohosaten</i> (Le Sable et l'Acier -3)               | Francine Pelletier     |
| 021 | <i>La Chair disparue</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -1)    | Jean-Jacques Pelletier |
| 022 | <i>L'Archipel noir</i>   | Esther Rochon          |
| 023 | <i>Or</i> (Les Chroniques infernales)                              | Esther Rochon          |
| 024 | <i>Les Lions d'Al-Rassan</i>                                       | Guy Gavriel Kay        |
| 025 | <i>La Taupe et le Dragon</i>                                       | Joël Champetier        |
| 026 | <i>Chronoreg</i>   | Daniel Sernine         |
| 027 | <i>Chroniques du Pays des Mères</i>                                | Élisabeth Vonarburg    |
| 028 | <i>L'Aile du papillon</i>  | Joël Champetier        |
| 029 | <i>Le Livre des Chevaliers</i>                                     | Yves Meynard           |
| 030 | <i>Ad nauseam</i>  | Robert Malacci         |
| 031 | <i>L'Homme trafiqué</i> (Les Débuts de F)                          | Jean-Jacques Pelletier |
| 032 | <i>Sorbier</i> (Les Chroniques infernales)                         | Esther Rochon          |
| 033 | <i>L'Ange écarlate</i> (Les Cités intérieures -1)                  | Natasha Beaulieu       |
| 034 | <i>Nébulosité croissante en fin de journée</i>                     | Jacques Côté           |
| 035 | <i>La Voix sur la montagne</i>                                     | Maxime Houde           |
| 036 | <i>Le Chromosome Y</i>   | Leona Gom              |
| 037 | (N) <i>La Maison au bord de la mer</i>                             | Élisabeth Vonarburg    |
| 038 | <i>Firestorm</i>   | Luc Durocher           |
| 039 | <i>Aliss</i>   | Patrick Sénécal        |
| 040 | <i>L'Argent du monde -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) | Jean-Jacques Pelletier |
| 041 | <i>L'Argent du monde -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -2) | Jean-Jacques Pelletier |

042	<i>Gueule d'ange</i>	Jacques Bissonnette
043	<i>La Mémoire du lac</i>	Joël Champetier
044	<i>Une chanson pour Arbonne</i>	Guy Gavriel Kay
045	<i>5150, rue des Ormes</i>	Patrick Sénécal
046	<i>L'Enfant de la nuit</i> (Le Pouvoir du sang -1)	Nancy Kilpatrick
047	<i>La Trajectoire du pion</i>	Michel Jobin
048	<i>La Femme trop tard</i>	Jean-Jacques Pelletier
049	<i>La Mort tout près</i> (Le Pouvoir du sang -2)	Nancy Kilpatrick
050	<i>Sanguine</i>	Jacques Bissonnette
051	<i>Sac de nœuds</i>	Robert Malacci
052	<i>La Mort dans l'âme</i>	Maxime Houde
053	<i>Renaissance</i> (Le Pouvoir du sang -3)	Nancy Kilpatrick
054	<i>Les Sources de la magie</i>	Joël Champetier
055	<i>L'Aigle des profondeurs</i>	Esther Rochon
056	<i>Voile vers Sarance</i> (La Mosaïque sarantine -1)	Guy Gavriel Kay
057	<i>Seigneur des Empereurs</i> (La Mosaïque sarantine -2)	Guy Gavriel Kay
058	<i>La Passion du sang</i> (Le Pouvoir du sang -4)	Nancy Kilpatrick
059	<i>Les Sept Jours du talion</i>	Patrick Sénécal
060	<i>L'Arbre de l'Été</i> (La Tapisserie de Fionavar -1)	Guy Gavriel Kay
061	<i>Le Feu vagabond</i> (La Tapisserie de Fionavar -2)	Guy Gavriel Kay
062	<i>La Route obscure</i> (La Tapisserie de Fionavar -3)	Guy Gavriel Kay
063	<i>Le Rouge idéal</i>	Jacques Côté
064	<i>La Cage de Londres</i>	Jean-Pierre Guillet
065	(N) <i>Treize nouvelles policières, noires et mystérieuses</i>	Peter Sellers (dir.)
066	<i>Le Passager</i>	Patrick Sénécal
067	<i>L'Eau noire</i> (Les Cités intérieures -2)	Natasha Beaulieu
068	<i>Le Jeu de la passion</i>	Sean Stewart
069	<i>Phaos</i>	Alain Bergeron
070	(N) <i>Le Jeu des coquilles de nautilus</i>	Élisabeth Vonarburg
071	<i>Le Salaire de la honte</i>	Maxime Houde
072	<i>Le Bien des autres -1</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
073	<i>Le Bien des autres -2</i> (Les Gestionnaires de l'apocalypse -3)	Jean-Jacques Pelletier
074	<i>La Nuit de toutes les chances</i>	Eric Wright
075	<i>Les Jours de l'ombre</i>	Francine Pelletier
076	<i>Oniria</i>	Patrick Sénécal
077	<i>Les Méandres du temps</i> (La Suite du temps -1)	Daniel Sernine
078	<i>Le Calice noir</i>	Marie Jakober
079	<i>Une odeur de fumée</i>	Eric Wright
080	<i>Opération Iskra</i>	Lionel Noël
081	<i>Les Conseillers du Roi</i> (Les Chroniques de l'Hudres -1)	Héloïse Côté

## Collection «Essais»

001	<i>Stephen King : trente ans de terreur</i>	Hugues Morin <i>et al.</i>
002	<i>Radiographie d'une série culte : The X-Files</i>	Alain Bergeron,
		Laurine Spohner <i>et al.</i>
003	<i>Le XIX<sup>e</sup> siècle fantastique en Amérique française</i>	Claude Janelle <i>et al.</i>
004	<i>Le Roman policier en Amérique française</i>	Norbert Spohner

VOUS VOULEZ LIRE DES EXTRAITS  
DE TOUS LES LIVRES PUBLIÉS AUX ÉDITIONS ALIRE ?  
VENEZ VISITER NOTRE DEMEURE VIRTUELLE !

[www.alire.com](http://www.alire.com)

**TERRE DES AUTRES**  
est le quatre-vingt-douzième titre publié  
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique  
a été achevée en février 2010  
pour le compte des éditions







*J'AI VÉCU TROP D'EXISTENCE POUR UNE SEULE HUMAINE, ALORS PARFOIS LES IMAGES SE CONFONDENT. CEPENDANT, JAMAIS JE N'OUBLIERAI MON PREMIER DARZTL...*

## Terre des Autres

Sur une planète extrêmement chaude et tout ensablée, les darztl, une race de gros lézards, ont érigé une civilisation complexe. Pour eux, cette terre s'appelle Sielxth.

Un jour, un vaisseau-colonie en provenance de la Terre se pose en catastrophe sur cette planète. Constatant qu'elle est habitable, les humains décident de s'y établir. Pour eux, cette terre portera le nom de Mars II.

Bien sûr, au début, il y aura quelques rencontres dites de « troisième type », voire des tentatives de cohabitation. Tant chez les darztl que chez les hommes, la curiosité et le besoin de comprendre l'Autre – ou plutôt d'appivoiser sa différence – favoriseront les échanges... Pourtant, sous la surface couvent la peur et la violence; bientôt il y aura des escarmouches, puis la rupture des contacts, finalement la chasse et l'esclavage. Malgré tous les darztl et tous les hommes de bonne volonté, un nouvel enfer vient de naître...

*Terre des Autres*: la fascinante chronique d'un choc extrême des cultures, un roman d'une rare intensité.

TEXTE INÉDIT



15,95 \$

9,90 € TTC

Extrait de la publication

